

ARNAUD REBOTINI P. 71 ROMÉO ELVIS P. 80 PIERRE GOLDMAN P. 82

Culture

RÉCIT

Moi, vétérán d'Irak, taulard et écrivain

Dans la PRISON où il purge une longue peine pour braquages, NICO WALKER a écrit "Cherry", histoire explosive d'un vétérán de l'armée américaine tombé dans la DROGUE. Entretien derrière les barreaux

Par AMANDINE SCHMITT



► Des équipes médicales militaires interviennent sur le terrain à Mossoul. En 2005, Nico Walker intègre l'armée comme aide-soignant et est propulsé en pleine guerre d'Irak. A droite, avec son adjudant.



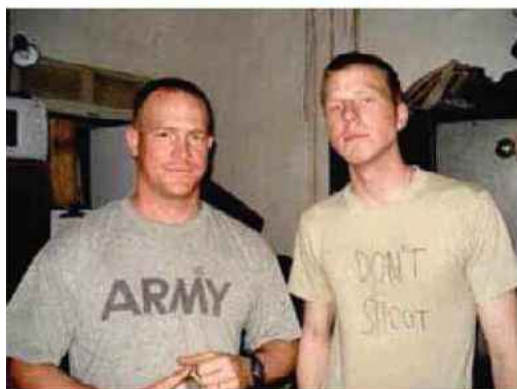
Nico Walker est un auteur en vue, mais le joindre n'est pas une mince affaire. Il faut attendre qu'il ait accès au téléphone de ses quartiers de la prison d'Ashland, dans le Kentucky. Il faut lui parler par tranches d'un quart d'heure, entrecoupées de pauses d'une demi-heure, pendant lesquelles il fait la queue derrière ses codétenus pour accéder au combiné. Il faut enfin supporter la voix mécanique qui interrompt la conversation à intervalles réguliers : « *THIS CALL IS FROM A FEDERAL PRISON.* » Le processus est troublant, mais moins que le personnage. Quand on est un peu désemparé par les contraintes logistiques, il désamorce : « *Pas grave. Je n'ai que ça à faire...* » Nico Walker a beau partager son quotidien avec 1 200 détenus, son grand naturel instaure rapidement une curieuse intimité. Aucun bruit de fond, aucune friture sur la ligne malgré les 4 000 kilomètres

CHERRY, par Nico Walker, traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Nicolas Richard, Equinox/Les Arènes, 432 p., 20 euros.

de distance. Le jeune homme a une voix douce, un peu traînante. Un discours égrené de « *you know...* », un certain second degré, un ton désabusé, peut-être par les années de détention, peut-être par les mille raisons qui l'y ont conduit. Rien ne laissait pourtant présager un tel destin. Né en 1985 à Atlanta,

Nicholas Walker grandit dans une famille aisée et aimante. Il est plutôt bon élève, jusqu'à la fac. Là il végète, abandonne, deale un peu. A 19 ans, celui qui n'a jamais montré une once de patriotisme s'engage dans l'armée. « *Ça me faisait culpabiliser d'avoir des amis là-bas. Moi, je ne faisais rien de spécial à part attirer les ennuis. C'était un moyen de m'échapper. C'était une époque bizarre, you know...* »

En 2005, le voilà propulsé dans l'absurde guerre en Irak. Sur une photo, on voit un gaillard en pleine santé, yeux bleus, cheveux blonds coupés à ras, air de défiance sur le visage. Aide-soignant à peine formé, il peut prendre en charge jusqu'à une centaine de soldats. Son unité, stationnée dans une région au sud de Bagdad que l'on appelle le « triangle de la mort », a pour mission de neutraliser les bombes et autres engins explosifs artisanaux. Souvent, Walker ne peut pas faire mieux que ramasser les cadavres ou ce qu'il en reste. Parfois



BIO

Né en 1985 à Atlanta (Georgie), Nicholas Walker a servi dans l'armée américaine en Irak en 2005-2006, puis été condamné à onze ans de prison pour braquages en 2012. « Cherry », publié en 2018, a rencontré un grand succès aux États-Unis.

ce n'est qu'un œil et un sourcil, parfois de la graisse agglomérée sur le siège d'un véhicule. Envoyé deux cent cinquante fois sur le terrain en onze mois à peine, il perd vite son statut de « bleu » – en anglais, on dit « cherry ». Il revient avec sept décorations et un syndrome aigu de stress post-traumatique. Il ne le réalise pas tout de suite. « J'ai consulté des médecins militaires qui se sont montrés sceptiques. Je ne présentais aucun handicap physique donc ils pensaient que je cherchais à les arnaquer. Je n'allais pas me mettre à supplier. J'étais genre : "OK, à plus !" » Walker trouve son propre remède : l'oxycodone, un puissant opiacé. Puis l'héroïne. Puis le braquage de banques.

Son modus operandi est banal, presque administratif. Le visage masqué, il demande simplement l'argent au comptoir. On lui cède sans résistance. La plupart du temps, il n'est même pas armé. « Ce n'était pas difficile, à part peut-être la première fois parce qu'on ne sait pas à quoi s'en tenir, se souvient-il. Mais 90% du temps, on peut échapper à la police. » Son cas est proche de sa propre statistique. Après avoir dérobé 40 000 dollars et visité

onze établissements en quatre mois, il est repéré. Sirènes. Course-poursuite. Tôle froissée sur le parking d'un Burger King de Cleveland. Deux vertèbres brisées. Il plaide coupable, écope de onze ans de prison.

“C'EST UNE FICTION INSPIRÉE DE MA VIE”

Dans « Cherry », l'homme qui raconte sa vie part en Irak, revient traumatisé, sombre dans la drogue et braque des banques. Pour autant, Walker ne parle pas d'autobiographie. « C'est une fiction inspirée de ma vie. Dire que ce sont des faits serait faux. J'ai dû enlever des tas de choses. La vie est bien trop compliquée. » A l'origine, il était « réticent » à l'idée d'écrire. C'était compter sans le pouvoir de persuasion de Matthew Johnson. En 2013, ce petit éditeur tombe sur le long portrait que le site BuzzFeed a consacré au « héros de guerre devenu braqueur en série ». Il lui envoie une lettre, puis des livres, finit par lui passer des coups de fil. Pendant trois ans, Nico Walker va travailler à la bibliothèque. « Les gens se servent principalement de la machine à écrire pour bosser sur leur cas en appel. Mais on peut l'utiliser pour ce qu'on veut. » Le projet prend une ampleur telle que Johnson remet le manuscrit au mastodonte de l'édition américaine, Knopf. Les échanges prennent un temps fou : Walker doit mémoriser



Images de hold-up perpétrés par l'écrivain et filmés par des caméras de vidéosurveillance, dans l'Ohio, en mars et avril 2011.

chaque correction communiquée par téléphone et la reporter à la main sur ses feuilles dactylographiées. Le procédé se révèle cathartique. « J'ai révisé tant de fois le texte que c'est comme si tout ça ne m'était pas arrivé. Comme s'il s'agissait d'un autre que moi. »

« Cherry » est un roman brut, naïf, trash, aussi drôle que déchirant. Le parcours d'un gamin qui fait les mauvais choix, mais auquel on ne peut s'empêcher de s'attacher. Un truc de sale gosse, façon « l'Attrape-cœurs » en Irak. Des tirades à la Holden Caulfield, mais avec une piquouze dans le bras : « J'ai 25 ans et je ne comprends pas ce que font les gens. C'est comme si tout ça était bâti sur du néant et que le néant faisait tenir tout ça ensemble. » Ou : « Les belles choses m'émeuvent, elles me foutent le cœur en l'air jusqu'à ce que je sois sur le point d'en crever. » Le fatalisme remplace rapidement l'idéalisme, comme chez Denis Johnson ou Hubert Selby Jr. Ces modèles en tête, on ne sera pas surpris que le récit s'ouvre sur une quasi-overdose du héros. Jusqu'à ce que sa copine, junkie elle aussi, lui glisse des glaçons dans le caleçon. Tarantino pourrait en faire quelque chose. Ensuite vient un hold-up « très civilisé ». Le narrateur entre dans une banque, pointe son pistolet, fait des grimaces, histoire de passer pour un fou plutôt qu'une mauviette, s'adresse à la guichetière : « Je n'ai rien contre vous personnellement. »

« Cherry » raconte essentiellement la transformation en salaud d'un type pétri de bonnes intentions : « Je vendais de la dope mais je n'étais pas pour autant un mauvais gars ou je ne sais quoi. Je n'embêtais personne ; je ne mangeais même pas de viande. » Puis vient son mariage précipité avec sa « supernana », suivi d'un départ pour l'Irak. Quand elles ne combattent pas, les troupes s'ennuient, regardent du porno et sniffent du dépoussiérant pour ordinateurs. Une vaste imposture : « Les sergents recruteurs faisaient juste semblant d'être des recruteurs. Nous faisons semblant d'être des soldats. L'armée faisait semblant d'être l'armée. » Pour l'écrivain, c'était la partie « la plus difficile à appréhender. C'est la plus ressemblante, il n'y a aucun enjolivement. L'objectif n'était pas d'en rajouter dans la violence ou de faire dans l'épique, mais de raconter la guerre comme c'était. C'était

nécessaire de dire par exemple que le narrateur ignore presque l'humanité des Irakiens. » Nico Walker avoue aujourd'hui éprouver un certain ressentiment vis-à-vis de ceux qui ont décidé du conflit. « Je ne suis pas dingue du gouvernement. Mais on a le gouvernement qu'on mérite. Je n'accuse pas le gouvernement, mais moi-même. Je ne prenais pas les choses au sérieux. Quand on est jeune, on ne comprend pas. »

Le dernier cercle de l'enfer dans « Cherry », c'est la toxicomanie. Les dealers passent dans la vie du narrateur, comme les femmes dans son lit, sans grande place pour la conversation. Ces réserves, Walker les a déjà entendues. « On m'a reproché des personnages féminins qui manquent de relief, juste bons à coucher et à faire souffrir. Mais mes personnages masculins manquent également de relief et sont juste bons à se faire tuer et à faire souffrir. Je n'ai pas essayé d'écrire une histoire sympa. J'ai écrit une histoire vraie », dit-il. A l'oral, sa franchise est séduisante. A l'écrit, elle peut se révéler dévastatrice : « Les femmes, ce n'est pas ce qui manque en ce bas monde. Des fois, le seul fait d'y penser me submerge, je ne peux pas supporter de savoir qu'il y en ait tant que ça et qu'elles commencent toutes de la même manière, avec toute la vivacité, leurs propres mondes invisibles, leurs langues secrètes, tous leurs trucs, et que nous détruisions tout cela. »

« JE NE SUIS PAS UNE BONNE PERSONNE »

La critique américaine a largement encensé le livre et en a fait un symbole de la terrible crise des opioïdes. Lui n'en demandait pas tant : « Ce n'était pas mon intention. J'ai juste jeté sur le papier les choses comme elles étaient. Le reste est une question de timing. » De toute façon, « la littérature est parfois trop politique ». Il préfère l'honnêteté, aussi crue soit-elle, recommande des auteurs indés comme Scott McClanahan et Elizabeth Ellen. « On croit qu'avoir les bonnes opinions fait de vous une bonne personne. Je n'ai pas ce genre de pression. Pour moi, c'est facile, je ne suis pas une bonne personne. »

Certains de ses codétenus ont appris l'existence du livre, « surtout quand le magazine « Esquire », qui circule beaucoup, en a parlé. Mais ce n'est pas un truc important ». Ses journées sont pourtant bien différentes de celles des autres prisonniers. De sa cellule, il « blurbe » des romans. « Juliet the Maniac » de Juliet Escoria, par exemple, est commercialisé avec ces mots en couverture : « Singulièrement beau - Nico Walker, auteur de « Cherry ». Il a entamé l'écriture d'un deuxième livre. « Une autre histoire d'amour. » « Cherry » est une histoire d'amour ? « Oui, principalement. » Les droits ont été vendus pour le cinéma, ce qui lui a permis de rembourser les banques, car « non seulement ils vous mettent en taule, mais en plus il faut rendre l'argent ». Le film sera porté par Tom Holland, qui joue aussi Spider-Man chez les « Avengers ». Une vraie success story, dans un pays qui préfère pointer des caméras sur ses propres échecs plutôt que de les affronter. Ce serait beau, si on oubliait que Nico Walker est toujours en prison. Pour sa sortie en 2020, il n'a « rien de prévu ». Il aimerait bien continuer à « donner des interviews, écrire ». Seule certitude : « La prochaine fois, je ferai mieux. » ■